

LA LITTÉRATURE PAR L'ESTOMAC

Causerie faite au MAHJ le 17 janvier 2016

Durant toute mon activité d'enseignant-chercheur, j'ai tenté de systématiser deux manières d'aborder le fait littéraire : la méthode Hubert de Phalèse, d'une part, qui repose sur un certain usage des outils numériques ; l'analyse culturelle des textes, d'autre part, qui, comme son nom l'indique, postule que tout texte convoque différentes cultures. Aujourd'hui, je voudrais les articuler toutes deux à propos de l'œuvre d'Albert Cohen, en montrant comment, partant de l'estomac, celui-ci en arrive à traiter de l'interdépendance de toutes les parties du corps, et donc, à l'instar de Rabelais, à la pensée.

La méthode Hubert de Phalèse fut mise au point, avec mes étudiants, à partir des années quatre vingt du siècle passé. Elle comporte plusieurs phases successives, indispensables, à mes yeux, pour qui veut étudier un texte à la lettre.

En bref, il s'agit, aidé de l'outil informatique, et pourvu que l'oeuvre soit entièrement numérisée, de rechercher systématiquement les termes impliqués par ce vocabulaire, de prélever les occurrences dans leur contexte, de constituer une sorte de dictionnaire, sans omettre les nuances de chaque emploi.

Même si la démarche est automatisée, il n'y a rien de mécanique ici, puisque l'objectif final est bien d'interpréter un texte, d'en venir à une herméneutique intégrale de l'œuvre-vie d'Albert Cohen. J'ajoute que les citations prélevées exigent un va et vient : de la table à la bouche, de la nourriture au texte, et réciproquement.

De même que pour la méthode Hubert de Phalèse, j'ai, à plusieurs reprises, tenté de codifier la méthode d'analyse culturelle des textes. Le simple énoncé des termes dit comment il faut comprendre la chose.

Mais, direz-vous, dès lors qu'un texte est écrit en bon français, comme l'est à première vue celui d'Albert Cohen, pourquoi parler d'analyse culturelle ? Cohen n'est-il pas, quelle que soit la

nationalité inscrite sur son passeport, un digne représentant de notre littérature ?

Certes ! Toutefois, comme pour tout écrivain français ou francophone, son œuvre ne saurait se passer de nos analyses.

Ici, je dois vous faire part de la rage qui m'a pris à la lecture de certaines informations erronées trouvées sur Internet. Ainsi, une lectrice sensible à la beauté du *Livre de ma mère* prétend « interpréter » un passage, qu'elle cite tout du long, en lui adjoignant la recette de l'agneau à la grecque. Bon ça ! mais le malheur est que la recette mélange la viande et le fromage, ce que Madame Louise Cohen, qui n'ignorait aucun des préceptes de sa religion (qu'elle transmet oralement à son fils) n'eut jamais fait cela ! Est-ce trop demander que de souhaiter qu'une personne qui ajoute son grain de sel à l'admirable prose de l'écrivain, se renseigne un peu avant d'écrire, et surtout que, catholique, comme elle me l'a confessé, elle lise l'Ancien Testament, chose recommandée par le Pape lui-même, indispensable pour la compréhension de la littérature française !

Tel autre nous procure, de la même façon, la recette de la moussaka, en prétendant suivre celle de Mangeclous, mais en y ajoutant une sauce béchamel qui n'est pas dans le texte, qui n'a rien à y voir, toujours en raison des interdits alimentaires transmis de génération en génération par les femmes !

C'est dire qu'il ne suffit ni de bonne volonté, ni de diplômes universitaires, pour comprendre, aujourd'hui, ce que Cohen a voulu signifier, consciemment ou non. Voilà pourquoi je me suis senti obligé de recommander, à nouveau, une analyse culturelle des textes d'Albert Cohen, assistée par ordinateur, dont je donnerai ici une brève illustration.

Pour rester dans le délai qui m'est imparti, je me bornerai ici à l'étude de trois éléments : la culture biblique ; la fête ; la langue.

UNE CULTURE ORIENTALE ET BIBLIQUE

Mangeclous est le Panurge des temps modernes. Pour comprendre son comportement, pour goûter (c'est le cas de le dire) la nourriture qu'évoque Albert Cohen dans ses livres, il faut

s'imprégner d'un minimum de la culture « israélite » (pour employer son vocabulaire, du temps de la IIIe République).

Héritier de la caste sacerdotale, comme son nom l'atteste, baigné de culture rabbinique par un père romaniote ; fortement attaché à sa mère, la gardienne de la Loi, il mentionne, comme en passant, ce qui conditionne l'appréhension du monde par ses personnages. Ainsi Saltiel le sage écrit-il à son neveu Solal qu'à Londres les autobus « ont la couleur de la viande saignante, abomination aimée des païens, et si tu te maries comme mon cœur le désire, recommande à ta délicieuse épouse de bien saler la viande et même de la laver avant de la cuire afin d'en ôter le sang qui pourrait y rester » (Val. 275). Cette sainte horreur du sang – la vie – est conforme aux règles du Lévitique (17.10-16), et à leurs conséquences pratiques consignées dans *La Table dressée (Choulhan Aroukh)*, le code éthique élaboré à Safed au XVI^e siècle par Joseph Caro. C'est la raison pour laquelle Mangeclous, en étalant la nourriture pour le pique-nique, sort des « saucisses de bœuf garanties de stricte observance » (BDS, 559). De bœuf, donc, car ses amis ne sauraient manger du porc, interdit par la religion. Lui-même s'accorde bien « Quelques tranches de jambon, qui est la partie pure et israélite du porc » (BDS, 216), ou encore « Comment, tu manges du porc ? souffla Salomon épouvanté. – Le jambon est la partie juive du porc, dit Mangeclous » (Val.253), plutôt par provocation, geste d'un esprit fort !

À Londres même, Mangeclous et ses cousins ne consomment que des nourritures *casher*, admises par la Loi. Il sort de deux couffins ce petit en-cas qu'il s'est procuré chez un juif levantin :

« Quatre paires de boutargues dont par droit léonin je me réserve la moitié ! Pas d'opposition ? Adopté ! Douze gros calmars frits et croustillants mais un peu résistants à la dent, ce qui en augmente le charme ! Huit pour moi car ils sont ma passion suprême ! œufs durs à volonté, cuits durant toute une journée dans de l'eau garnie d'huile et d'oignons frits afin que le goût traverse ! Ainsi m'assura le noble épicier traiteur et coreligionnaire, que Dieu le bénisse, amen ! ...Allons, messieurs, à table ! Branle-bas de mangement ! » (BDS, 559)

Tous ces produits, venus du bassin méditerranéen, sont l'arrière-plan sur la table religieusement dressée par Albert Cohen. qui, cela mérite d'être noté, n'emploie aucun nom local pour les dénommer,

à l'exception du loucoum, lui-même dans une graphie francisée (avec un C pour K). Portant barbe et calotte, voyez-les manger, ces cousins de Céphalonie, l'île mythique qui n'a évidemment rien à voir avec l'actuelle Corfou !

LA PÂQUE, LE SEDER

En dépit de leur constante fantaisie, les Valeureux sont bien de leur époque. Ils louent le Dieu unique et sont naturellement religieux. Ainsi lorsque Solal évoque son enfance (tout comme le narrateur), c'est au premier soir de la fête commémorant la sortie d'Égypte qu'il songe, décrivant au style indirect libre chaque étape du repas rituel (lui-même conçu pour marquer chaque épisode du récit historique) y mêlant mot pour mot le texte sacré :

« ...ô mon enfance à Céphalonie ô la Pâque le premier soir de la Pâque mon seigneur père remplissait la première coupe puis il disait la bénédiction, dans Ton amour pour nous Tu nous as donné cette Fête des Azymes anniversaire de notre délivrance souvenir de la Sortie d'Égypte sois béni Éternel qui sanctifies Israël,...j'admirais sa voix après c'était l'ablution des mains après c'était le cerfeuil trempé dans le vinaigre après c'était le partage du pain sans levain après c'était la narration mon seigneur père soulevait le plateau il disait voici le pain de misère que nos ancêtres ont mangé dans le pays d'Égypte quiconque a faim vienne manger avec nous que tout nécessaire vienne célébrer la Pâque avec nous cette année nous sommes ici l'année prochaine dans le pays d'Israël cette année nous sommes esclaves l'année prochaine peuple libre, ensuite parce que j'étais le plus jeune je posais la question prescrite en quoi ce soir est-il différent des autres soirs pourquoi tous les autres soirs mangeons-nous du pain levé et ce soir du pain non levé j'étais ému de poser la question à mon seigneur père alors il découvrait les pains sans levain il commençait l'explication en me regardant et je rougissais de fierté il disait nous avons été esclaves de Pharaon en Égypte et l'Éternel notre Dieu nous en a fait sortir par Sa main puissante et Son bras étendu, » (BDS, XCIV, 753)

Je n'ai pas l'intention d'expliquer mot à mot ce morceau d'anthologie, non ponctué, ni de fournir une analyse sémiotique de la cérémonie. Cependant, le lecteur, faute d'avoir assisté à ce repas

de fête, doit en connaître le substrat, un certain nombre d'indications relevant de ce que l'on peut, à bon droit, nommer la culture juive, à commencer par l'autre nom que les juifs donnent à cette cérémonie, la fête des Azymes (*hag amatsot*).

Tout d'abord, il faut savoir que la fête de Pâque commémore plusieurs événements en même temps : traditionnels d'une part, historiques de l'autre. Elle revêt une double signification, fête agreste à l'origine, elle est devenue fête commémorative de la sortie d'Égypte.

Ensuite, la table est mise. La mère a allumé les bougies, elle a disposé au centre un plateau contenant une côte d'agneau grillée, symbole de l'offrande pascale, l'holocauste, l'animal autrefois sacrifié, avant la destruction du Temple ; un œuf dur, symbole du deuil, en souvenir de la destruction du Temple ; les herbes amères (*maror*) rappelant les dures conditions de l'esclavage ; le harosset (*mortier*) représentant les travaux de construction auxquels les hébreux étaient soumis en Égypte ; trois *matsot* commémorant la sortie d'Égypte ; et quatre coupes de vin qui seront bues à différentes étapes de la soirée, les hommes étant accoudés sur le côté gauche, en signe de liberté.

N'ayons garde d'oublier la place vacante, réservée au prophète Élie, supposé devoir annoncer la venue du Messie. En cette attente, elle peut être occupée par un pauvre.

Les rabbins comptent 15 étapes dans le déroulement de la soirée. Solal n'en retient que la moitié. Permettez-moi de vous y renvoyer.

Tout en évoquant ses souvenirs d'enfance, avec tout ce qu'ils comportent d'affectif, Solal relève le caractère pédagogique de cette mise en scène commémorative. En même temps, il y célèbre la mémoire de son père, sa belle voix de cantor. La locution « le seigneur père » détone en français. C'est un calque du judéo-italien parlé par la mère, aussi bien que du judéo-espagnol majoritairement pratiqué par les colonies juives en Grèce.

Ce père majestueux n'est donc pas exactement celui de l'écrivain, mais on ne peut se dispenser d'y voir un hommage à celui qu'il a fort mal traité dans l'ensemble de son œuvre, au profit de la Mère.

Malgré la précision du souvenir, et le déroulement rigoureux de la cérémonie, le Narrateur en a omis un certain nombre de phases, notamment celle, tragique, qui nomme les dix plaies d'Égypte, dont

les Hébreux furent épargnés. Les assistants détournent le visage de la table, le père, tout en lisant à haute voix, verse de l'eau d'une aiguière pour symboliser le miracle divin.

LES JOURS TERRIBLES (YAMIM NORAIM)

Or, les deux livres précédemment invoqués ont paru après ce qu'on nomme la *Shoah* (anéantissement, en hébreu) ou encore le génocide. Après l'esclavage millénaire, le Narrateur écrit dans la mémoire de la destruction massive : « Soudain me hantent les horreurs allemandes, les millions d'immolés par la nation méchante, ceux de ma famille à Auschwitz, et leurs peurs, mon oncle et son fils arrêtés à Nice, gazés à Auschwitz » (Val.225).

C'est le même qui, dans un cauchemar, voit sa mère dans la France occupée, ramassant dans la rue de vieilles hardes pour les mettre dans une valise contenant une étoile jaune (LM, 114). Le même encore, qui se remémore la disparition de sa mère à Marseille, tandis qu'il était à Londres.

Impossible de rien comprendre aux sentiments et aux comportements des uns et des autres si l'on ne voit qu'ils se détachent sur un tel arrière-plan. Mais il y a plus, et sans doute plus intimement inscrit dans leur chair. C'est que, s'ils n'ont pas connu la persécution directe ni la Shoah (le mot est absent de *Belle du Seigneur* et des *Valeureux*), ils savent ce que furent les pogroms que subirent toutes les communautés juives de Russie, de Pologne ou de l'Empire ottoman. Par-delà ses risibles manies, c'est bien ce qui pousse Mangeclous et ses coreligionnaires à l'accumulation de nourritures :

« Les Juifs se hâtèrent de faire sceller des barreaux à leurs fenêtres et amassèrent, tout comme en temps de pogrome, force provisions : farine, pommes de terre, pains azymes, macaronis, pains de sucre, œufs, saucisses de bœuf, chaînes de piments, d'oignons et d'aulx, boulettes de tomates séchées au soleil et marinées dans l'huile, graisse d'oie et jarres d'eau, viandes fumées, purgatifs et médicaments. »
(Mangeclous, 88)

En somme, l'œuvre carnavalesque ne s'explique que par son contraire, l'évocation de la mort programmée. Non point la mort naturelle de l'homme, mais celle qui a été décidée au nom d'on ne

sait quelles aberrations de l'esprit, lors de la Conférence de Wannsee, le 22 janvier 1942.

La veillée de Pâque s'achève par des chants traditionnels, à valeur pédagogique et morale. L'un d'entre eux se nomme *Had gadia*. On voit quelle morale les enfants peuvent en tirer, et même les adultes, comprenant que nul n'occupe une place qui ne puisse lui être contestée par plus fort que lui, par le Tout-Puissant pour finir. L'ange de la mort est évoqué à plusieurs reprises par les Valeureux.

Et voici sur la table toutes les senteurs, toutes les saveurs, toutes les splendeurs de la cuisine judéo-balkanique qui vous pénètrent, répandant le plaisir, la joie de vivre, même dans les jours les plus noirs, car la leçon est toujours la même : « *lehaim* » à la vie, dit le père, levant symboliquement son verre de vin.

Lire toute l'œuvre d'Albert Cohen à partir des plats qu'il évoque, ce n'est pas seulement se déplacer dans son univers imaginaire, c'est aussi approcher son mode de création et caractériser de la même façon les individus auxquels il insuffle un relief, une vie spirituelle sans équivalent, tant la nourriture est consubstantielle à l'individu. Tel le Dieu unique qu'ils prient quotidiennement, pour eux, l'esprit et la matière ne font qu'un.

Ne nous y trompons pas : la langue d'Albert Cohen, savamment travaillée, est un français recherché, qui refuse la couleur locale. Ce n'est pas un guide touristique ni culinaire. Pas de tarama, pas de dolma, pas de fila ni de beureks, pas d'albondigas, pas de boyos ni de yaprakes, aucun de ces termes qui abondent dans les livres de cuisine ou même dans les mémoires des Séfarades. C'est pourquoi il faut se référer aux craquelins, aux feuilles de vigne (Val.249), aux boulettes et autres feuilletés, etc. De telle sorte qu'on se croirait à la table de La Reynière, tout surpris de découvrir une cuisine à l'huile où l'aubergine et la tomate sont reines. Exceptions notables : le raki offert par Aude à Saltiel (Solal, 233) ; le loucoum, la moussaka et le cascaval, peut-être parce qu'il s'agit là de noms et de produits d'origine turque ? Et enfin le halva, terme authentiquement turc, prononcé du bout des lèvres par Ariane, prémices de la discorde entre les amants (qui auraient mieux fait d'en consommer davantage !).

Outre ce souci, légitime, d'employer un français épuré, d'extension universelle, chez un auteur dont la langue maternelle, le

judéo-vénitien nous dit-il, n'était pratiquée que par un millier de personnes à Corfou, à l'époque où il y naquit, il y a peut-être celui de renforcer le mythe des Valeureux de France, émancipés par la Révolution française, « faits citoyens français parfaits par l'effet du charmant décret de l'Assemblée nationale du vingt-sept septembre 1791 » selon Saltiel, fiers de le rester et d'entretenir « le doux parler » de notre pays.

En tout état de cause, l'absence remarquable du vocabulaire étranger, le refus de l'emprunt témoignent du souci d'assimilation, voire d'intégration, de la part d'Albert Cohen. Intégration réussie, non seulement par sa carrière de haut fonctionnaire international, mais encore comme écrivain français.

N'oublions pas qu'il est un immigré, juif de surcroît, ce qu'il ne risque pas d'oublier, comme en témoigne la scène du camelot antisémite, l'injuriant et le désignant à la vindicte publique le jour anniversaire de ses dix ans (*Ô vous, frères humains*, p. 38), scène indélébile, qui revient à plusieurs reprises et ne sera jamais oubliée puisqu'il en traitera encore passé ses 80 ans (*Carnets 1978*, p. 19). Scène fondatrice, symbolique, lui révélant l'impossibilité de toute assimilation. Ce n'est pas exactement la leçon qu'il en tire, de même que Swann évincé du clan des Verdurin ne croit pas un instant que son éviction puisse provenir de sa judéité, lui qui, parallèlement, est reçu et même réclamé par le Faubourg Saint-Germain. Tout lecteur de bonne foi, parvenu à la fin d'*À la Recherche du temps perdu*, c'est-à-dire au *Temps retrouvé*, ne manquera pas de s'en rendre compte. Reste que la question de l'assimilation ne manque pas d'être toujours actuelle, et que, par la contradiction qu'elle comporte en elle-même, elle confère une grande richesse à l'œuvre qui en est issue.

Henri BÉHAR

Psst ! un auditeur est intervenu pour me dire qu'il se souvenait de sa lecture des Valeureux, il y a 40 ans, et qu'il y avait rencontré le terme *almodrote* dans la lettre que Mangeclous adresse à la reine d'Angleterre.

Vérification faite, et bien faite, ce terme, désignant une sauce d'origine séfarade, encore employé en Espagne pour désigner diverses compositions, ne se trouve nulle part dans le texte d'Albert Cohen. Outre que cela me rassure sur l'attention que je porte à mon

travail, et confirme ma théorie du texte, selon laquelle l'auteur, assimilé, se garde bien de mettre de la couleur locale dans son vocabulaire, il y a là un « témoignage de lecture », pour parler comme les théoriciens, fort révélateur.

Il y a quarante ans, donc, ce lecteur s'éclate en lisant la prose de Mangeclous. Il lit ce paragraphe :

« Avec de la viande hachée, achetée de bon matin, j'ai confectionné des boulettes par l'adjonction de pain azyme finement pilé, d'œufs battus, de persil, de sel et d'une grande quantité de poivre ! D'autre part, j'ai composé une délicieuse sauce en faisant mijoter des piments forts, des oignons et des tomates ! Mais le triple secret est d'employer de l'huile d'olive, de faire mijoter au moins cinq heures à petit feu, et d'ajouter un peu de sucre ! Excellente recette que Vous pourriez essayer ! Sa Majesté le Roi s'en lécherait les doigts ! Naturellement, n'oubliez pas de saler et mettez aussi un peu d'origan ! »

et cela lui rappelle la cuisine maternelle, les keftedes et la sauce d'accompagnement qu'elle nommait *almodrote*. Cette remémoration, associée à sa lecture, vient donc se superposer au texte de manière indélébile, à tel point qu'il pense ma lecture superficielle, pour ne pas dire erronée ! Je ne lui en suis pas moins reconnaissant d'avoir pris la parole pour confirmer, involontairement peut-être, l'importance que revêt la lecture de certains livres et les mouvements de l'esprit qui l'accompagnent.